Emmanuelle Pireyre Comment faire disparaître la terre?

Paris, Le Seuil, coll. «Fiction & Cie», 2006, 234 p. / 18 € / 32,95 S / ISBN 2-02-081987-2

Le complexe de la taupe ou Comment se rendre à la piscine de Coubertin (lecture rapide d'Épicure)

Si je creuse un tunnel pour m'échapper, le monticule de terre que je ne manquerai pas de faire apparaître, comment le ferai-je disparaître? Si je fais du vide pour m'échapper, le plein que j'aurai fait émerger à la surface, comment le transformer en vide sans reposer ultérieurement la question du plein? Comment faire que la surface soit une surface et lisse? Comment faire lisse? Comment lisser pour que tout glisse? Quoi faire de la matière, comment me débrouiller de la question de la matière du livre si écrire un livre est creuser, faire du vide à la place du plein, ouvrir des lignes de fuite, des brèches, des trous dans le plein du discours, dans le bouché des représentations? Plus encore, que faire du plan de l'espace si mon désir d'espace est oblique, glissant? Comment garder l'équilibre? S'il me faut trouver du vide pour avancer, si glisser dans l'ouverture est pour moi ce qui compte avant tout, si m'échapper, si cette sensation de m'échapper en glissant sur la surface est ce qui me pousse à écrire, que ferai-je de ce qu'il m'aura fallu enlever au plein, au dense de ce qu'il eût convenu d'écrire? Comment résorber ce qu'il m'aura bien fallu amasser comme matière? Comment régler la question du contenu? Comment faire un livre non abstrait sans se laisser envahir par la matière? Comment parler des choses sans au final étouffer sous le poids des choses? Comment creuser sans faire profond? Qu'est-ce

qu'une écriture glissante? Est-ce que glisser est faire du vide avec du plein, éprouver la sensation du vide au contact du plein, éprouver le plein dans sa viduité? Même si glisser ne fait jamais le vide qu'au passage, dans le mouvement, comment glisser sans poser la question de ce sur quoi je glisse, sans éprouver la matérialité même glissante de ce sur quoi je n'aurai fait que glisser, comment glisser sans poser la question du support à ma glisse, comment glisser dans une pure glisse sans objet, comment ne plus me retenir dans le mouvement pour glisser, rendu à son seul mouvement?

Ces questions sous-jacentes à Comment faire disparaître la terre? ne sauraient certes résumer ce livre insaisissable, oblique, joyeux, burlesque, parodique, décalé, documenté, hypertextuel, ludique, distancié, amusé, pince-sans-rire, un peu mode et vif, ludique et chic, toc et juste. Si ce livre pose le toboggan comme modèle, cela ne fait pas du toboggan le modèle du livre, en ce que le toboggan est un objet qui ne saurait constituer une fin en soi, on ne reste pas dans sa descente, on n'en retient que la sensation vive de glisser, sa matière en tant que telle reste insaisissable, sa qualité d'objet est transitoire. Le toboggan comme objet n'est que translation, appel au bonheur d'y aller, de se laisser aller, de ne plus se retenir, pfuit. Le livre égale ce petit jeu publicitaire en plastique évoqué par Emmanuelle Pireyre, où il s'agissait de trouver le coin où résidait un espace vide et de faire translater les pièces à partir du vide pour espérer s'en sortir, échapper à l'enfermement du plein, au figé de la représentation, à l'inertie de la figure, au poids stable des appareils symboliques confondus avec le réel. Mais la question de la matière n'est pas si facilement résolue, on pourra citer ici par exemple, dans le désordre, le goût chaumière et la tendance candélabre royal dans le mobilier urbain, les agents de surveillance qui par la médiathèque ont fait leur entrée dans les bibliothèques, la demande de couleurs dans les salons de coiffure qui n'a cessé de croître depuis la Coupe du monde de 1998, la lenteur du caravaning, les conférences de Francis Ponge, Star Treck, L'Inspecteur Derrick, la femme de trente ans dont Balzac avait constaté qu'elle était un problème qui durait toute la vie, «une casserole que les femmes traînaient de la naissance à la mort...», un enfant portant un sac

108

Adidas et se rendant à la piscine de Coubertin, etc. La question que pose ce livre ne réside pas tant dans telle ou telle des questions qu'il soulève (encore que le débat sur les barbecues et l'usage des haies dans la perspective tronquée du bonheur propose d'Épicure une réactualisation qui en recolorise l'esprit) que dans la possibilité de passer de l'une à l'autre, sur un espace lisse, prolifération en rhizome, accélération, je glisse, etc. La question du livre est glissante en ce qu'on s'y retrouve «la tête en aquacenter» et cela pourrait continuer sans fin, on pourrait entrer dans ce livre et n'en plus ressortir, selon le principe des connexions infinies qui fait qu'un simple pull acheté dans le Leclerc de Cergy-Pontoise y apparaît comme le «symptôme tricoté d'un contexte mondial», dans l'articulation d'une logique de réseau poussée à fond, qui fera coïncider l'explosion des tours des Mureaux, la grève des ouvrières de Levi's et le tout-monde mondialisé en simultané. Mode d'emploi pour nos vies contemporaines, manuel de survie pour parc d'attractions, mythologie en vitesse accélérée et à géométrie variable, magazine féminin feuilleté en trompel'œil, scénario du bonheur même s'il y a, nous dit-on, des Françaises qui parviennent à s'ennuyer à Euro Disney, dire qu'un livre est glissant pose la question de le saisir ou plutôt ne pose plus la question, le discours est décalqué, le burlesque est comme une pente enneigée qui ne déboucherait sur rien et ne serait rien d'autre que le monde où nous vivons, cette terre qui de fait, et c'est la réussite du livre, n'existe plus du tout et même a-t-elle jamais existé?

Xavier Person